

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 14 au 26 novembre 2022

Emmanuelle Favier



© Pascal Ito

Biographie

Emmanuelle Favier est née en 1980. En 2019 paraît chez Albin Michel son deuxième roman, *Virginia*, un récit poétique autour de la figure de Virginia Woolf. Son premier roman, *Le Courage qu'il faut aux rivières*, publié en 2017, a reçu de nombreuses distinctions. Ses romans sont traduits en plusieurs langues.

Elle a également publié trois livres de poèmes, un recueil de nouvelles et plusieurs nouvelles en plaquette dont la dernière, *Les Funérailles de Roberto Bolaño*, a paru en mars 2020 aux éditions de La Guêpine. Nombre de ses textes ont fait l'objet de parutions en revues, blogs ou anthologies. Sa poésie a été primée à deux reprises. Elle est aussi l'auteur de trois pièces de théâtre, dont la deuxième a été récompensée par le premier prix de la Manufacture des Abbesses en 2013. Elle a soutenu en 2006 une thèse sur Rimbaud adapté au théâtre, et rédige régulièrement des chroniques sur la littérature et le théâtre pour *Mediapart* ou *Alternatives théâtrales*.

Bibliographie sélective

- *La Part des cendres*, Albin Michel, **à paraître le 17 août 2022**
- *Allons dans le grand vent*, Rhubarbe, 2021
- *Le soleil vient d'en face*, Rhubarbe, 2021
- *Virginia*, Albin Michel, 2019 (LGF Livre de Poche, 2021)
- *Le courage qu'il faut aux rivières*, Albin Michel, 2017 (LGF Livre de Poche, 2019)

Présentation des ouvrages

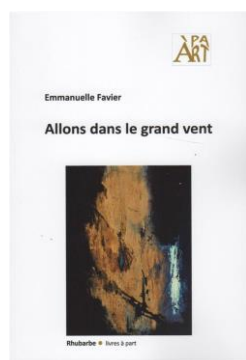
***La Part des cendres*, Albin Michel, à paraître le 17 août 2022**



1812. La jeune Sophie Rostopchine fuit Moscou, que son père, gouverneur général de la ville vient de faire incendier pour ne pas la laisser à Napoléon. Henri Beyle, qui n'est pas encore Stendhal, erre dans la ville en flammes, tandis que l'Empereur Français, humilié par cette victoire au rabais se claquemure au Kremlin. Celle qui n'est pas encore la comtesse de Ségur a dissimulé dans un coffret marqueté, pendant le long exil vers Paris, ce qui se révélera un trésor : son journal. La clef en est perdue mais il va réapparaître de loin en loin, tel un fil rouge, au cours de ces deux siècles de guerres et de pillages.

Fresque monumentale où l'on croise Tolstoï sur son lit de mort, Virginia Woolf et Marguerite Yourcenar prenant le thé à Londres, Vivant-Denon constituant les trésors du Louvre, Hitler rêvant de son musée national à Linz, Rose Valland dressant la liste des œuvres spoliées au Jeu de Paume... Monstres et héros modestes de l'Histoire, crapules et martyrs sont entrelacés dans ces deux siècles de tumulte que retrace Emmanuelle Favier. Et toujours, ce petit coffret marqueté. *La Part des cendres* mêle avec génie les fils de cette toile qui fait l'humanité – son courage, sa ferveur et son avidité et pose avec une écriture ciselée la question de ce qui se transmet, ce qui se perd, ce qui nous est enlevé.

***Allons dans le grand vent*, Rhubarbe, 2021**

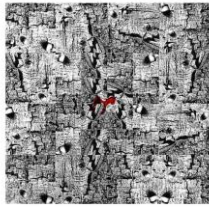


Trois nouvelles d'Emmanuelle Favier, également poète et romancière, qui explorent l'intimité d'une identité intranquille mais aussi, au hasard d'une flânerie dans les rues parisiennes, la rencontre de la grâce.

Le soleil vient d'en face, Rhubarbe, 2021

Emmanuelle Favier

Le soleil vient d'en face



Rhubarbe

Dans ce qui m'est apparu comme un long poème élégiaque qu'Emmanuelle Favier aurait pu écrire d'une seule traite, mais résulte d'un assemblage de textes publiés en revues entre les années 2013 et 2020, sa maîtrise de la langue fascine. La manière dont elle en joue, les registres qu'elle utilise pour traiter du plus intime, passant d'une apparente simplicité formelle aux sophistications du style, rappellent qu'elle est aussi une romancière d'exception : sa prose exalte sa poésie, comme sa « condition de poète » irrigue ses romans. Il faut la lire à haute voix pour entendre son chant, se laisser prendre par la main et affronter avec elle le vent et tout ce manque de courage. (Jean-Marie Blas de Roblès, extrait de la préface).

Extrait de presse

Article publié dans la revue *Décharges*, novembre 2021, par Jacques Morin

Le poème ordinaire, habituel, commun, pourrait se comparer à un instant figé, un instantané, le moment est sondé, selon nombre de sensations et les mots jouent entre eux pour capturer ce confluent de vie. Celui d'Emmanuelle Favier, quant à lui, voisinerait plutôt avec la séquence narrative, à la fois court-métrage, en travelling souvent, avec tout ce qu'il implique de mouvement et de personnages, et côté littéraire histoire découpée en phrases comme des versets... Les angles peuvent être multiples avec des pronoms personnels très variés, aussi bien en proximité le « je » seul, que le « je » avec le « tu », Tes doigts crispés sur la page / La main émouvante de mon amour... et aussi le « nous » (y compris les passagers du métro par exemple, en collectif indifférent), ou encore un « il » ou « elle » davantage mis à distance. Les titres peuvent indiquer une durée : « Trois minutes » ou « Une semaine » ou encore « Notre jardin » où c'est l'année entière qui est déclinée. Tant et si bien que les temps adoptés ne sont pas que le présent classique, mais également l'imparfait, le passé composé, le passé simple... ce qui n'est pas habituel à nouveau.

Mini-nouvelle, chaque poème raconte : L'attente, avec les reports pour ne pas rentrer dans une chambre désagréable, Dimanche : une scène de genre, le jardin, avec la tante, le cousin, la cousine, et un amour naissant... l'échelle pour la taille du rosier, le dîner du soir avant l'orage... Un vrai petit film à la campagne. Une tache sur la glace, le titre est parlant, l'annonce du cancer d'une amie lorsque la narratrice part en voyage, on imagine en Islande, et comme dans les séquences parallèles cinématographiques, les images se mélangent : Les nécroses dévorent l'espace / Lacs tuméfiés, terres gangrénées... Parfois c'est un voyage, parfois un inventaire... Le poème n'est pas limité dans ses sujets, il peut acquérir une extension inattendue.

Inévitablement lorsque l'histoire demande des éléments circonstanciels par exemple, on tombe dans des vers on ne peut plus prosaïques ... J'entre dans une brasserie / Saturée de touristes / D'hommes d'affaires et d'hommes qui trempent dans la politique / Je commande un café allongé... Inversement dans La vallée, où le poème tourne davantage sur la description un peu lyrique : Les bouches de calcaire creusées à flanc se font habiter / Décorer incruster / Par l'humaine terreur du ciel... Emmanuelle Favier n'hésite pas à puiser dans le registre fantastique, élégiaque ou onirique, en effet des rêves jalonnent le recueil, ainsi que des listes à l'infinif, mode neutre par excellence, où l'on retrouve des éléments récurrents d'autres textes : comme Laver le dos de sa grand-mère dans une baignoire-sabot.

Elle ne s'interdit rien, tout est possible. Rien de tel que le pas tranquille du chien d'aveugle / pour décontenancer la nuit Les nouvelles/poèmes les plus réussis tendent à rassembler références littéraires, vécu instantané et morale immédiate (Pour quelques stations). On parle de chaque texte comme d'une pièce autonome d'un ensemble compact. Comme le dit Jean-Marie Blas de Roblès dans sa préface à propos d'Emmanuelle Favier : « Sa prose exalte sa poésie ». Et en définitive, le recueil entier fait preuve d'une très grande liberté.

Virginia, Albin Michel, 2019 (LGF Livre de Poche, 2021)



Dans le lourd manoir aux sombres boiseries, Miss Jan s'apprête à devenir Virginia. Mais naïtre fille, à l'époque victorienne, c'est n'avoir pour horizon que le mariage. Virginia Woolf dérogera à toutes les règles. Elle fera œuvre de ses élans brisés et de son âpre mélancolie.

La prose formidablement évocatrice d'Emmanuelle Favier, l'autrice du *Courage qu'il faut aux rivières*, fait de cette biographie subjective un récit vibrant, fiévreux, hypnotique.

Extraits de presse

Article publié dans le quotidien *La Montagne*, septembre 2019, par Rémi Bonnet

Déjà repérée grâce au délicat *Le courage qu'il faut aux rivières*, Emmanuelle Favier fait mieux que confirmer avec son deuxième roman, *Virginia*, sorti en août 2019. La Virginia en question, c'est la célèbre Virginia Woolf, l'une des écrivaines les plus adulées du XX^e siècle. Avec cet ouvrage, Emmanuelle Favier fait plus que rendre hommage à sa prestigieuse aînée, qui a ouvert la voie à plusieurs générations d'auteures féministes.

Flottante, poétique, cette évocation de la vie de la romancière britannique ne ressemble en rien à une biographie classique. Même si elle est très documentée, cette *Virginia* n'a pas la rigueur parfois ennuyeuse des documentaires historiques. L'accent est plutôt mis sur la description d'une époque corsetée qui reproduisait de lourds mécanismes d'oppression sociale.

Emmanuelle Favier décrit à merveille un milieu familial privilégié, aux valeurs d'un autre temps. De ce groupe assez peu homogène ou chacun a des aspirations divergentes, l'écrivaine extrait un personnage, l'étudie avec précision, pour ensuite le replacer dans la photo de famille.

L'effet, saisissant, permet de mieux appréhender cette période lointaine et d'approcher Virginia Woolf au plus près, comme si on était juste à côté d'elle, à partager ses peurs, ses doutes, mais aussi ses joies et ses premiers pas d'artiste.

Article publié dans le quotidien *La Croix*, novembre 2019, par Stéphanie Janicot

De Virginia Woolf, nous tendons à penser que nous connaissons l'essentiel. L'œuvre intimiste, éminemment descriptive ; l'appartenance à la famille intellectuelle Bloomsbury ; le deuil de sa mère, qui ouvrit la béance dans laquelle s'engouffrèrent le froid, le vide, l'angoisse, tout ce qui constitua la personnalité future de l'écrivaine ; les attirances homosexuelles et la relation sulfureuse à la romancière Vita Sackville-West...

Ce *Virginia* tout neuf vaut pourtant d'être lu. Fidèle à la vision introspective du monde de la future Mrs Woolf, il retrace, année après année, la formation intellectuelle, sensitive, affective de la jeune Adeline Virginia Stephen.

L'univers de la petite fille se limite à sa famille entre Londres et les Cornouailles. Une forme d'ennui lié à la monotonie des jours et de solitude en dépit de l'incessant brouhaha de la ruche familiale conduit les pas de l'enfant vers la somptueuse bibliothèque paternelle. Elle couche ses premières phrases, relate les tribulations quotidiennes de la tribu Stephen, calligraphiées et illustrées par sa sœur Vanessa, future peintre d'avant-garde.

Comme le note l'auteure : « *Contrairement aux Brontë, les Stephen n'élaborent pas de récit collectif (...). Les enfants Stephen sont des îlots de solitude pris ensemble dans la nasse victorienne* ».

Pas à pas, Emmanuelle Favier, dont le premier roman, *Le courage qu'il faut aux rivières*, avait été remarqué, entraîne dans l'univers mental de Virginia. Lorsque s'achève ce livre, Virginia a vingt-deux ans. Le décès du père a libéré la fratrie, l'austère Hyde Park Gate est vendue au profit d'une propriété située dans le quartier de Bloomsbury.

Là, une jeunesse avide de nouvelles expériences défile dans les salons. Thoby peut y recevoir ses amis. Parmi eux, ce jeune juif au visage long, dépourvu de fortune, mais riche d'une intelligence d'esprit et de cœur, Leonard Woolf. Une autre histoire va pouvoir s'écrire.

Article publié sur le site *onlalu*, par Aline Sirba

Nouvelles biographies, témoignages inédits, lettres retrouvées, écrits intimes exhumés, l'auteure de *Mrs Dalloway* semble un sujet inépuisable. Or, pour Emmanuelle Favier, il ne s'agit pas d'ajouter une énième biographie, mais d'écrire le roman de la naissance d'une vocation, de faire le récit subjectif de la jeunesse de Virginia avant qu'elle ne devienne Woolf.

Proche de l'impressionnisme de Virginia Woolf, l'écriture d'Emmanuelle Favier est parfois saisissante de mimétisme. S'introduisant dans les pensées, les sentiments, les sensations, elle suit la famille Stephen en Cornouailles, vacances estivales si importantes pour la future auteure de *Vers le phare*, se glisse à Kensington dans la nurserie, dans le bureau du père, dans le lit d'enfant. À la lumière de l'œuvre à venir, elle imagine la naissance d'une écrivaine à la sensibilité exacerbée sous le joug des conventions. Si l'écriture est parfois empreinte de préciosité, elle est élégante sans distance, l'usage d'un « nous » rapprochant délicieusement le lecteur de la figure romanesque et fascinante de Virginia Woolf.

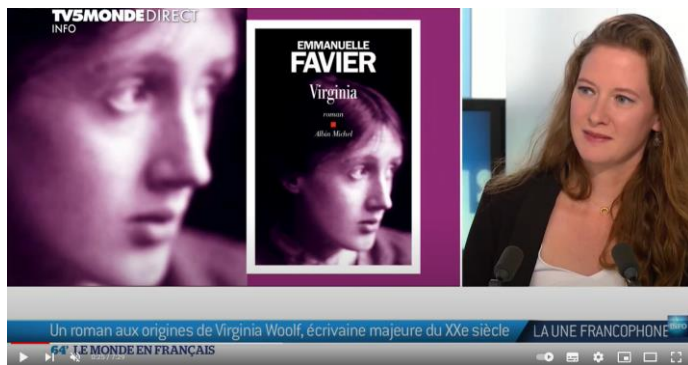
Extraits vidéo

Interview d'Emmanuelle Favier sur *France Culture* dans l'émission « La Grande Table », octobre 2019, par Olivia Gesbert



[Voir la vidéo](#) (durée : 27 min)

Interview d'Emmanuelle Favier sur *TV5 Monde* dans l'émission « 64' Le Monde en français », septembre 2019



[Voir la vidéo](#) (durée : 7 min)

***Le courage qu'il faut aux rivières*, Albin Michel, 2017 (LGF Livre de Poche, 2019)**



Elles ont fait le serment de renoncer à leur condition de femme. En contrepartie, elles ont acquis les droits que la tradition réserve depuis toujours aux hommes : travailler, posséder, décider. Manushe est l'une de ces « vierges jurées » : dans le village des Balkans où elle vit, elle est respectée par toute la communauté. Mais l'arrivée d'Adrian, un être au passé énigmatique et au regard fascinant, va brutalement la rappeler à sa féminité et au péril du désir.

Baignant dans un climat aussi concret que poétique, ce premier roman envoûtant et singulier d'Emmanuelle Favier a la force du mythe et l'impalpable ambiguïté du réel.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Livres Hebdo*, juillet 2017, par Léopoldine Leblanc

Pour la rentrée littéraire, Emmanuelle Favier signe *Le courage qu'il faut aux rivières* chez Albin Michel. Un premier roman dont l'intrigue et les personnages s'inspirent librement de la tradition des vierges jurées, encore présente dans le nord de l'Albanie.

Selon cette coutume, une femme peut acquérir les mêmes droits et devoirs qu'un homme dans sa communauté dès lors qu'elle fait vœu de virginité. Ainsi, pour échapper à un mariage forcé et prétendre à davantage de liberté, l'héroïne encore adolescente prête serment. Adulte, elle s'habille et vit comme un homme – cheveux courts et seins bandés – dans son village des Balkans. L'arrivée d'un étranger séduisant lui rappelle brusquement sa féminité.

Un premier roman ardent, qui porte le réveil d'une sensualité contrainte depuis toujours, d'une volupté qui brouille les genres, d'instincts, dont celui de survie n'est pas le moins puissant.

Interview d'Emmanuelle Favier publiée dans le quotidien *La Montagne*, novembre 2017, par Blandine Hutin-Mercier

Entrée en littérature remarquée pour Emmanuelle Favier, avec *Le courage qu'il faut aux rivières*. Une fable sur le courage et l'affirmation de soi.

L'idée d'écrire sur les Vierges jurées vous est venue en visitant une exposition qui les évoquaient. Qu'est-ce ce qui vous a attiré chez elles ?

Depuis des années, j'ai beaucoup travaillé sur la thématique du genre ; c'est une des clés d'entrée sur l'identité, qui est une réflexion qui traverse tous mes écrits. Mais la fascination pour elles m'est venue surtout du regard de cette femme sur la photo ; elle semblait m'interpeller, m'interroger sur « Est-ce que j'ai pris mon destin en main ? Quelle est notre place dans le monde, comment on la trouve ? Comment on peut décider de repartir même à zéro dans sa vie ? » Surtout, elle semblait me demander si je m'étais bien interrogée justement sur ma place... Fondamentalement, je suis romancière et c'est peut-être ça aussi que j'ai vu dans le regard de cette femme, justement, que c'était le bon moment dans ma vie pour écrire un premier roman.

Lequel de vos personnages est apparu en premier dans votre récit et de quelle manière les autres s'y sont associés ?

Au départ, j'étais partie sur un projet de nouvelle ; Manushe était là d'abord. Puis Andrian est apparu et j'ai eu envie de le suivre... Et je suis entrée dans quelque chose de plus romanesque, un questionnement plus large que celui sur le genre : le roman est devenu une quête, à la fois initiatique et géographique, au cours de laquelle elle va essayer de comprendre d'où elle vient. Dirina est venue plus tard, pour réintégrer explicitement le monde contemporain dans l'histoire, quelqu'un auquel je pouvais m'identifier, que j'aurais pu rencontrer.

Comment se rejoigne le romanesque et le réel ?

C'est un dosage, qui se fait de manière très intuitive. À partir du moment où ça résonne. C'est une jauge personnelle, très subjective. On se rend compte quand on force le trait, il y a quelque chose d'artificiel dans l'écriture.

Votre roman raconte un cheminement, le personnage d'Adrian se construit peu à peu...

C'est vraiment une fable, avec même une dimension un peu mythique ; il y a le lynx, des animaux qui parlent, la nature aussi est un adjuvant, important pour définir son être. Et Adrian est en quête permanente. Chaque personnage qu'elle rencontre, chaque lieu, chaque étape sont des adjuvants, des manières de se construire ; ils viennent la renforcer comme des atomes complèteraient une structure. À la fin, elle peut trouver la complétude avec Manushe, c'est au fond le désir qu'on a tous de trouver l'être qui nous correspond.

Vous interrogez finalement la question du destin à travers sa quête ?

Surtout la question du libre arbitre, parce que bien sûr, il y a des choses sur lesquelles on n'a aucune prise. Mais à la fin, il est question des hasards objectifs, des signes, qu'on vit tout le temps pour peu qu'on y soit attentif ; c'est quelque chose à laquelle je suis très sensible. Il y a des hasards, oui, mais l'important, c'est ce qu'on en fait. Je suis très admirative des gens qui parviennent à s'extraire de leur condition. Comment, de ce j'ai et de ce que je suis au départ, je décide de faire une force, c'est une question qui me guide beaucoup.

Votre livre est-il féministe ?

Ce que j'évoque est valable aussi pour les hommes. Il est plutôt humaniste. Les hommes sont soumis aussi à des injonctions auxquelles ils doivent se soumettre et qui demandent du courage pour les dépasser.

En parlant de courage, quel sens donnez-vous au titre *Le courage qu'il faut aux rivières* ?

La rivière, c'est l'image de la liberté. Et en même temps, elle est contrainte par son lit, elle rencontre des obstacles. Elle creuse, elle contourne, elle s'évapore, pour arriver à son bout... Toutes ces stratégies que nous aussi nous utilisons pour tracer notre chemin. L'eau, c'est aussi la notion de baptême, vécu comme une violence et une renaissance.

Extraits vidéo

Interview d'Emmanuelle Favier sur la chaîne YouTube de la librairie Mollat, octobre 2017



[Voir la vidéo](#) (durée : 3 min)

Interview d'Emmanuelle Favier lors de la présentation de la rentrée littéraire des éditions Albin Michel, juin 2017



[Voir la vidéo](#) (durée : 13 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40
Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon
Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics
m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté